

## LOIN DU SPORT

C'est le mur du cimetière. Un grand mur barre le fond, avec en haut un espace.  
Un panneau indiquant la direction : Dijon.  
Un banc public. V assis.  
Dessous, un sac.  
L'endroit n'est pas net. Débris possibles.

V : Tant pis, je parle. Seul.  
Sonne étrange... Pas déplaisant.

A. E. I. O. U... Le mont de Jojo est joli. Le mont de Lili est beau. Lolo. Lili. L'îlot.  
Quand j'étais petit, j'étais mauvais en vagues, mais récitais : « Le mont de Jojo est joli. Le mont de Lili est beau ». Mauvais en vagues... Nul à cagner en vagues ! Minable carrément en vagues ! Ne fera rien car, à quatre ans, ne sait pas correctement dessiner des vagues ! Des vagues avec profil de vagues ! Des vagues fermes, pas flasques, point graves. Des slaves de vagues d'avenir. Mais nul en vagues... Mauvais début.

Cela ravive de se souvenir. A voix libre. Parlant seul. Autrefois, nul en silence. Parle. Parle, ce gosse. Ca grouille en sa sous-langue. Parle. Parle je. Parle sur langue seul. Eructe. Débouchonne mots, phrases. Fais champagne de phrases. S'écoute. Je m'écoute. Vois passer devant moi mots comme vaches wagons. Etrangers. Ventrus d'histoires. Mais sortant de bouche de moi comme d'un tunnel. Suis montagne, mont, avec tunnel. Et train de mots sortant et cahin-caha in the prairie lorgnant train de mots de moi passant, et rimant . Ruminant. Ruminant. Je rumine. Je rimune.

Parfois, je ramone.  
Dès fois aussi, raisonne.  
Ou je résonne. R. é.  
Je la ramène.  
Rumine. Ruine.

Ca mine. Et c'est tout. Un mot. Deux mots. Trois mots. Non déjà six mots. Voyons, dix mots. Maudits ! Non douze. Non quatorze. Seize. Puis tarte ! Toujours mots mal venus, maux !

J'attends.  
Non pas Godot. Godam. Déjà fait. J'ai vu. Pas dedans.  
J'attends Catherine.

Catherine qui m'aime. Je le subodore. Pourtant, elle ne baise qu'avec des membres du corps médical. Systématiquement ! Des gars en logue. Pneumologue. Cardiologue. Gérontologue. Urologue. Sexologue. Néphrologue. Gynécologue. Un catalogue.

Or, elle, ici... là... m'a internauté Rendez-vous. Near the cimetière. Je l'attends. Ce soir, j'attends Catherine, et mon cœur tambourine.

C'est étonnant quand même. Merveilleux. Là, en ce lieu, ce soir, moi assis, le cimetière derrière, ce banc public. Tous ces morts tassés. Bon public. Le meilleur. Calme, et mon cœur battant dedans moi vivant, palpitant, Catherine qui ne baise que caducées.

Et moi, nul caducée. Pas carabin. Moi probable exception. Hapax légomenon. Oui. Gnome légomenon. Au loin, les types en logue, et moi, unique, niquant. Pourtant sans diplôme. Mais femme, femme, que de mystère, misère de nos queues !

Toute d'Eve. Rêve. Sève. Vie. Vierge. Vagin. Vengeance. Toute en V. Triangle. J'attends Catherine, et tambourine mon cœur.

Mon cœur. Mon cœur.

Il tambourine. En bout d'attente, Catherine, ma vitrine, ma doctrine, ma poitrine, ma boucherie chevaline.

(La tête d'un homme (W) apparaît au dessus du mur).

W : Monsieur....

V (continuant) : Cas te ruine. Te casse. Taurine. Que Catherine irrupte illico, et je serais déçu. J'aime, chez une femme, cette politesse d'être en retard. Je savoure l'impatience. J'en ai plein la bouche, qui dégouline, Catherine...

W : Monsieur....

V : Plaisir de parler seul. Etonnant comme si longtemps j'ai pu l'ignorer ! Pas cher. Volupté de pauvre, comme pisser, ou sauter. Sauter seul sous les étoiles, les étoiles. Les sauter seul, toutes, ou l'une d'elle. Aile de lune. Sauter seul. Parler. Se masturber la langue devant le sexe du néant.

Diable, pas mal. Je pourrais m'applaudir.

Et Catherine qui va venir. Tambourine. Tambourine. Comme elle va m'admirer !

W : S'il vous plaît, monsieur.

V (sans se retourner, les répliques suivantes aussi) : Non. Pas « s'il vous plaît, monsieur ». Elle me dira : « Pardonne-moi, je suis en retard. Mais c'est si bon. Je suis là. Tu m'as attendue. Mon prince. Tu es vivant, beau, le corps, tout. Je vais te faire des choses, s'il te plaît. Oui, me plaît. Mais pas s'il vous plaît, monsieur.

W : Mais, monsieur, il y a ma femme.

V : Faites lui la langue, monsieur, comme chacun. Moi, je parle seul. Petit plaisir dont je me gratifie.

W : Mais, monsieur, il faudrait que nous dialoguions.

V : Appel au dialogue. L'époque. Toujours, se produit un stimulus à la blablate lorsque j'aspire à m'expurger l'âme au vide. Dialogue ! Politique. Politesse. Polies mères. Tropic de mères. Or, j'attends Catherine, et mon cœur tambourine. Tambourine. Tambourine.

W : Monsieur...

V (il continue) : Tambourine. Tambourine....

W : A l'aide, monsieur.

V : Tambourine, tambourine...

W : Help me. Per favor.

V : Bourin. Feinte Catherine, faites le taire.

W : C'est la faute de ma femme, monsieur.

V : Feinte Catherine de Sienne, silencio !

W : Je suis en péril, monsieur.

V : Feinte Catherine des persiennes, rendez le muet.

W : Monsieur, objectivement...

V : Feinte Catherine des piments, Peinte Catherine des manteaux, Teinte Catherine des Tomates, Sainte Catherine des matadors, faites le taire.

W : Je vous en prie, j'ai peur.

V : Et mon cœur. Mon cœur qui tambourine. Tambourine. Toute angine qui vomit est une scarlatine, dit-elle souvent.

W : L'humanité, monsieur.

V : Toute angine qui vomit est une scarlatine. Comme elle a raison !

W : Monsieur, l'humanité.

V : Toujours la presse ! Fatigue.

W : Ma femme me presse le derrière, monsieur.

V : Philosophiez !

W : A l'aide ! A l'aide. Vous l'aurez sur la conscience.

V : Au dessus de ça. Pour un rendez-vous d'amour, frémir, sans qu'un voix vous hèle : « Au secours » ?, n'est-ce plus possible ? J'attends Catherine. Mon cœur tambourine.

W : A l'aide. Je suis ridicule.

V : Allons. Allons. Calmez-vous.

W : Je suis ridicule, vous dis-je. J'ai peur.

V : Mourez. Ca vous passera.

W : Vous ne trouvez pas qu'il y a assez de morts, monsieur, ici ?

V : Plus d'un million de cadavres, je sais, dans cette ville. Un million de cadavres et trois cent mille habitants. Trois morts pour un vif. On n'y pense pas assez. Mais, moi, j'attends Catherine.

W : Vous n'accepteriez pas de m'aider ? Peu de chose. Suffirait que vous alliez dire...

V : Scarlatine. Scarlatine.

W : Un petit mouvement...

V : Et alors ?

W : Alors, vous préviendriez...

V : Salaud !

W : Soyez humain, monsieur.

V : Humain, vous-même, l'homme.

W : C'est à vous d'être humain.

V : Je suis amoureux : que voulez-vous de plus ? Et j'attends Catherine. Tambourine. Tambourine.

W : Dites seulement une parole au premier venu...

V : Première : Catherine. Vous n'imaginez pas que je l'ennuierai de vous. « Oh, ma chérie, te voilà, mais, d'abord, faut que je te dise qu'il faut que tu aides cet homme là-haut en difficulté dans le cimetière, coincé... Faut l'aider. Faut appeler secours, pompiers, gardiens, anges gardiens... Se hâter. Il se sent ridicule. Il souffre ». Mais je serai grillé, vieux. Grillé. Fichu. Catherine détale. Les femmes... Qu'est-ce quelle escompte? Moi, ému, bouleversé, séduisant, chatoyant, mieux que les zobs en logues, ses zigues. Et moi, j'irais lui dire, « Viens. S.O.S. S.V.P. Y a un type à aider. Faisons une bonne œuvre ». Bonne cause ! Pourquoi vient-elle me voir ? Par goût du mal, de mort. Je suis son vice, sa cochonnerie. Moi. Ma pomme. M'a donné rendez vous ici, près du cimetière, pour que j'ai l'air bien dégoûtant de mort. Elle aime la mort, Catherine, femme. Infâme. Si fine. Tambourine. Tambourine. Et vous me proposez une bonne œuvre.

W : Mais c'est une femme, monsieur. Elle comprendra.

V : Temps perdu.

W : Les femmes sont formidables, monsieur. Je l'ai entendu dire à la télévision.

V : Images.

W : Elle sera heureuse d'apprendre que vous m'avez aidé ou de vous aider à m'aider, surtout quand elle apprendra que c'est pour aider une autre femme, la mienne, encore plus coincée que moi dans ce cimetière. Les femmes sont solidaires. Je l'ai lu dans le journal.

V : Bruit du jour.

W : Il y a tant de témoignages, monsieur. Je l'ai entendu à la radio. Cette solidarité, admirable. Croyez, monsieur, que lorsqu'elle paraîtra, votre amie saura se souvenir de sa nature solidaire et que, pressée d'un chaud besoin d'aider la malheureuse qui souffre sous moi dans le cimetière, et glapit, elle souhaitera l'aider.

V : Non.

W : Quoi, non ?

V : Cette scène, vous ne la verrez pas

W : Un si beau tableau.

V : Jamais... Jamais. D'autant que votre femme, sûrement, est laide... Un léger coup d'œil sur vous...

W : Moi ?

V : Précisément. Déduction. Oh, ce n'est pas simplement votre physique, certes ordinaire, platement ordinaire, mais on pressent à vous voir si peu... que votre femme est donc laide. Indubitable. Avouez. Avouez. Vous n'aurez rien de moi si vous ne m'avouez pas là, franchement, que votre femme, celle qui vous presse aux fesses pour jaillir du cimetière, est laide.

W : Mais pourquoi ?

V : Pour l'amour de l'humanité.

W : Vous n'avez pas de cœur.

V : Avouez. Avouez.

W : Quoi ?

V : La vérité.

W : Ignoble.

V : Et votre mère, aussi, était laide. Et pas libre. Bloquée. Elle n'a pas rencontré l'aventure. C'est l'évidence. Avouez. Avouez.

W : C'en est trop.

V : Votre mère aussi.

W : Laissez maman.

V : Maman. Maman... Songez aussi que Catherine est jolie... Jolie. Gracieuse. Un visage. Des seins. Des fesses. Des hanches. Un amour, partout. Catherine, Catherine, mon cœur tambourine... Je t'attends, Catherine... Catherine. Ah Catherine... Tes hanches. Ta bouche. Ton velours....

W : Pardonnez... Excusez-moi de vous interrompre.

V : Quoi, encore ?

W : Je me souviens vous avoir entendu dire que ma femme était laide.

V : Oui.

W : C'est bien ce que vous affirmiez.

V : D'évidence.

W : Vous me faites dire des choses.

V : Dites les.

W : Eh bien... Juste un mot.... Pas trop haut.... C'est malgré tout difficile... Pas haut, vers vous seul, pour qu'elle n'entende pas, derrière, mais puisque vous me le demandez si aimablement, avec un tel souci de m'éclairer, et dans la perspective d'heureux rapports entre nous, laissez-moi vous dire que oui, vous avez raison – et à un point que vous ne sauriez imaginer, et même remarquable, oui, ma femme n'est pas belle. Pas. Elle n'est pas.... vous comprenez... Mais pas non plus, vous voyez... Enfin, bref, vous la verriez, vous ne

diriez pas, comme de votre Catherine, et personne ne dirait, et même moi ne dirais, comme de votre Catherine, tiens : une jolie femme. Et sûrement pas une désirable. Non..

V : Continuez.

W : Je vous dis tout. Voilà. Non. Pas désirable. Vous comprenez. Pas seulement sans beauté. Mais quand je la vois, et si vous la voyiez, je vous assure, ce serait pareil, et n'importe qui, s'il la voyait, pareil – on est tous des hommes - , ce serait commun accord, non ? personne, pas un type n'aurait envie. Je crois. Non... Peut-être un prisonnier... Un prisonnier, depuis longtemps, seul. Un prisonnier, peut-être. Si rendu lubrique. On ne sait jamais avec les hommes. Mais je ne crois pas. Non. Ou par angoisse. Faudrait voir. Vous comprenez, tout est possible.

V : Alors, partez. Dégagez.

W : Elle tient à moi.

V : Faites le mur. Vivez.

W : Vite dit. Vous ne savez pas ce que vous dites. Vous ne savez pas à quel point je sais combien ma situation est ridicule. Là, cul sur caveau, tête sur mur. Vous devriez rire.

Un imbécile sur un mur

Que sa femme tient très dur.

Au premier rang, si j'étais, comme vous, si j'étais vous, de moi, je m'esclafferai de rire.

Un imbécile sur un mur

Que sa femme mord très dur.

Sûr ! Un mini rire d'abord, un souris, un sourire, et puis ca grossirait, du rire ferme, franc, décidé, à mesure que je mesurerais l'ampleur de mon ridicule, puis rigolade massive, salope, chaotique, rabelaisienne, gothique, divine, à m'en décrocher la mâchoire. Rire. Rire. Rire.

Et vous ne riez pas.

V : Non.

W : Pure inconscience.. Vous ne me jugez pas ridicule, n'est-ce pas ? Même pas ?

V : (Geste d'ennui et d'impuissance)

W : Dessus ce mur, qui dépasse, ma tête. Avec bouche, yeux, avec mes mains de part et d'autre, ce soir, proche la nuit, avec ces cadavres derrière, et ma chère et tendre... Une tête au milieu du chemin de sa vie, là, boule, en lumière, déposée. Une tête sans corps. Si j'osais vous présenter mes pieds, déjà, j'aurais l'apparence moins risible. Un homme avec des pieds, ça semble jouer un rôle.

Mesurez qui je suis. Prenez moi en considération. Je ne suis pas n'importe qui. Un homme qui compte, sur qui on compte, qu'on compte, qu'on a compté, qu'on comptera, un homme avec des ramifications. Et là, par existence, parce que tremblant, coincé, bloqué... Avec cette tête qui dépasse. Ma tête.

V : C'est vrai que vous en faites une drôle !

W : A votre place, je gondolerais de rire. Je me roulerais par terre, là sur sous le banc, contre. De rire, j'en pisserais, là, au mur du cimetière. J'en pisserais. Et vous, non.

V : Non.

W : Mais vous avez toutes raisons de rire. Pensez seulement à la mignonne que vous attendez. Tambourine. Tambourine. Rien de commun avec qui me serre. Imaginez. Sa figure, et, pour vous, un petit minois, des seins, un charme, un ventre... Ce rapprochement me rend risible, non ?

V : Médiocrement.

W : Faites effort pour rire de moi.

V : Et pourquoi . ?

W : Me rassurer sur l'humanité.

V : Ce besoin ?

W : Mais oui, bien sûr. Cela me rassurerait, votre rire, que vous soyez normal. Vous du moins. Vous, du moins, là, le seul. Un homme, pas mort, vivant, qui aurait envie de rire de moi. Je voudrais aimer l'humanité, comprenez-moi. Je voudrais aimer les hommes comme on aime une chaussure normale. Une chaussure normale. Une chaussure qui ne blesse pas. Une chaussure pas rouge, pas verte, pas fluo. Une chaussure pour le pied.

V : Allons. Allons.

W : Soyez normal. Foutez vous de ma gueule.

V : Je fais un effort. Attendez.

W : Vous devez y arriver. Soyez normal. Pensez à quel point, depuis votre normalité, ma situation est ridicule. Si vous le pouviez – ne le niez pas -, vous préviendriez vos copains. Vous les amèneriez pour rire. Vous vous fendriez la rate. Vous me bombarderiez de choux. Un public. Un pilori. Riez. Riez, ça vous libérerait.

V : Ah, ah...ah... Ridicule en effet.

W : Nul. Je dois faire des grimaces ?

V : Arrêtez.

W : Allez, c'est le propre de l'homme.

V : Cessez.

W : Vous ne faites aucun effort. Vous ne cherchez pas, dans l'âme, dans la zone normale de votre âme, à vous intéresser assez à moi pour en rire.

V : Sans doute... Pourquoi voulez-vous que je m'intéresse à vous ? En général, on s'intéresse fort peu. De plus, vous vous croyez seul ridicule. Vous croyez que toute la rigolade des autres sera pour vous. Prétentieux. Et moi ? Et moi ? Vous ne pourriez pas rire de moi, un peu, et moi de moi... Moi, en équilibre sur une unique vérité : Toute angine qui vomit est une scarlatine. Repeat after me. Toute angine qui vomit est une scarlatine. Cela du moins est sûr. L'Université entière en convient. Et j'attends Catherine, qui va me mouliner - J'aime que les femmes me moulinent - : Toute angine qui vomit est une scarlatine. C'est Catherine qui l'a dit. Elle le redira. Voilà ce que j'ai à vous dire. Et j'attends Catherine, et mon cœur tambourine. Catherine va venir. Va venir.

W : Aidez moi.

V : Non. Vous voyez que j'ai autre chose à vivre. Catherine...

W : A l'aide, il est sept heures vingt sept.

V : Catherine n'est pas loin. Elle marche, là dans la ville. A moins qu'elle n'ait pris la voiture. C'est le plus probable. Si j'avais un portable, elle m'aurait appelé.

W : Il est sept heures vingt huit. A l'aide.

V : Vingt minutes de retard. Ce n'est pas trop. C'est nécessaire. Juste ce qu'il faut. Dites, vous ne la voyez pas de là haut. Rendez vous utile. Perché, vous devez l'apercevoir.

W : Est-ce que vous m'aidez ?

V : Je vous aiderai, mais parlez.

W : Quelle garantie ?

V : Vous êtes le Phénix des hôtes de ce bois... Que voyez-vous ?

W : Je vois la route de Dijon. Les jardins. Un tilleul.

V : Elle n'apparaît pas au pied du tilleul ? Une femme, jeune, assez petite, mais charmante. Charmante. Un vrai fromage.

W : Il y a le tilleul. Peut-être un érable. Je ne vois rien venir de ce côté. Des voitures passent sur la route de Dijon. Pas des piétons. Les voitures vont vite. A ce régime, si elles continuent, elles atteindront bientôt Dijon.

V : Et par là, par là-bas ?

W : Que voulez-vous que je voie ? Des maisons. Les faubourgs. Aucun fromage. Tout le quartier du cimetière. Sans prétendre risquer de jeu de mots, je dirai qu'il n'y a pas là âme qui vive, sinon nous. Cependant...

V : Cependant...

W : Oui, une femme... Non un couple... Ils sont deux. Oui, un couple formé de deux personnes. Ils descendent vers les cinémas. Je crois qu'ils vont au cinéma. C'est l'heure. Quand on est un couple, le soir, le mieux, c'est d'aller au cinéma.

V : Et la femme ne se décolle pas de l'homme ?

W : Non. Et réciproquement. Ils ne vont pas se trahir. Ils n'en sont pas encore là. Et il n'y a pas d'autres femmes. Toujours des voitures sur la route de Dijon.

V : Vous ne voyez pas bien. Elle arrive Catherine. Elle arrive. Mon cœur tambourine. Tambourine. Je le sens.

W : Sept heures trente quatre. On a loupé le début.

V : Catherine... maintenant, je voudrais qu'elle vienne. Elle a besoin de moi. Comme moi d'elle. Mais surtout elle. Faudrait qu'elle découvre enfin l'amour sans tous ces médecins. Faudrait qu'elle se défasse des mecs en logue. Dès que je l'ai vue, vous comprenez j'ai su que c'était à moi de la délivrer. C'est moi qui devais lui faire découvrir que l'amour n'est pas forcément médical. La pauvre, tomber de néphrologie, en ophtalmologie, d'ophtalmologie en gynécologie, de gynécologie en cardiologie, ainsi de service en service. C'est un crève cœur. Ils en ont profité les salauds ! Et moi, j'ai su, j'ai su que je pouvais faire quelque chose pour elle. Il suffit qu'elle vienne. Je l'arracherai à ces types. J'en ferai une fille nouvelle, saine, ludique, ce qu'elle est.

W : Vous ne pourriez pas m'aider. Vous l'avez promis. Ma femme vient de m'avertir qu'elle me ferait cocu si je ne la sortais pas de là, vite.

V : Quelle heure est-il ?

W : Sept heures trente six. Je ne voudrais pas être cocu.

V : Elle a peut-être loupé le bus. Vous n'avez pas un portable ?

W : Si j'avais un portable, monsieur, je n'en serais pas là. Vous comprenez bien que si j'avais un portable, j'aurais téléphoné. Un ange gardien, Dieu, peut-être, m'aurait répondu, sauvé. Mais je ne suis pas branché. C'est ma très grande faute. Et c'est moi, moi, le coupable. J'avais toutes sortes d'arguments. Des faux. Des ridicules pour ne pas. Et voilà, pas branché. Je suis coincé.

V : Et moi non plus, pas branché.

W : C'est notre point commun.

V : Inutile, ce point commun. Notre croix.

W : Notez pourtant que, si j'avais eu un portable, nous ne nous serions pas rencontrés. Je n'aurais pas eu l'avantage, l'honneur, la joie de votre conversation. Et je n'aurais pas le plaisir de vous demander, encore, et simplement, votre aide, c'est-à-dire un moyen d'informer la population que je suis, avec ma femme, enfermé dans le cimetière, et qu'une clef m'en délivrerait. En somme, soyez mon portable.

V : Et tandis que pour vous je me transporterais, Catherine, théâtralement, arriverait. Elle ne me verrait pas. Furieuse, fuirait, et perdue l'occasion, le bon coup, le bel oiseau.

W : Madame, votre ami ne s'est absenté qu'un instant pour me rendre un signalé service. C'est un homme admirable, lui dirais-je.

V : Vous croyez, que vous voyant, elle demeurera longtemps fixe sous l'œil de votre personne ?

W : Je sais être galant homme. Je trouverai les mots pour la faire patienter.

V : Et qui peut m'assurer, que moi parti, par jeu, ne fût-ce que par jeu, vous ne prétendez pas que nul n'est venu l'attendre et que, depuis que vous badez au mur du

cimetière, vous n'y avez vu personne ressemblant à mon amoureuse personne. Qui m'assure que votre perversité ne vous pousserait pas à regarder Catherine s'éloigner, coeur brisé, dans la poussière, prête à s'abandonner encore, quoi qu'elle en ait, aux néphrologues, aux cardiologues, aux gérontologues, aux rhumatologues, à la clique en rut des mecs en logue ! Je refuse ce risque.

W : Sept heures quarante et une. Ayez la foi.

V : J'attends Catherine, cela me suffit.

W : Ayez foi en moi.

V : Vous êtes ridicule. Et vous êtes un homme.

W : Alors, vous préférez avoir foi en Catherine, une femme, et qui manque.

V : Oui.

W : Vous préférez croire que cette absente, et peut-être éternelle, vous rendra heureux, alors que je suis là, que si vous me rendez service, je vous paierai une bonne bouteille, deux, je vous inviterai chez moi, vous ferai partager les douceurs de mon foyer, vous appuierai dans vos démarches, jouerai à la pétanque avec vous . Un copain. Un ami. La chaude camaraderie d'un homme vivant, moi. Voilà ce que vous gagnerez si vous m'aidez à sortir ma femme de ce cimetière. Vous m'aurez tendu la main. Je vous tendrai la mienne.

V : Et pourquoi parlez vous toujours ? Toujours. Pourquoi tant ? Moi, je voulais simplement le silence, quelques paroles de moi, devant ce mur, sur ce banc, et attendre.

W : Vous avez tout votre temps pour attendre. Ce soir. Demain. Encore...

V : Catherine, quand je l'ai rencontrée, quand elle m'a eu tout raconté, elle m'a quitté. J'ai marché dans la ville. J'ai acheté des cigarettes. Le journal. J'ai vu une femme. Puis j'ai marché. Je savais que je la verrai. Elle était à une terrasse avec un homme. De loin, je l'ai regardé. Un sérieux, grave, avec une cravate rose. Un homme. J'ai fait celui qui attendait au loin, pour épier. Puis elle est venue, vers moi, par derrière. Elle m'a demandé qui j'attendais. Je lui ai dit un nom. Elle m'a dit : Un Ophtalmologue ». Puis « je retourne avec mon homme d'un soir ». Je lui ai dit « et moi ? ». Et elle m'a dit, bientôt. Et plus tard, cinq jours plus tard, elle m'a internauté. Et je l'attends. J'aimerais parler seul de cette attente à mon attente dans mon attente à l'intérieur d'elle. Mais vous êtes là.

W : Je disparaîtrai si vous m'aidez.

V : Est-ce que vous voyez Catherine ? Est-ce que vous la voyez au loin au moins ?

W : Je vois la route de Dijon. Rien d'autre. Pas de belle. Il est peut-être temps – sept heures quarante deux heure locale - de vous faire une révélation. Ma femme...

V : Parlez moi de Catherine...

W : Justement.

V : Vous ne savez rien d'elle.

W : Nos sorts sont plus liés qu'il n'y paraît. D'abord, ma femme a pour prénom Catherine.

V : Il n'y a qu'une Catherine.

W : Non, j'ai derrière moi, une Catherine. Et cette Catherine a pour cousine une assez jeune femme qui s'appelle Catherine.

V : Est-ce que vous ne verriez pas tout simplement Catherine ?

W : Et cette Catherine a pour amie une jeune femme qui s'appelle Catherine.

V : Tant de mots ! Je pars.

(V quitte la scène). W tout seul.



W : (se retournant vers l'intérieur du cimetière). Catherine, il est parti. Oui, l'homme. Non. Je vais crier.

Oh là. Quelqu'un ? Est-ce qu'il peut y avoir quelqu'un ? Est-ce que quelqu'un pourrait être là ? Quelqu'un ? Redite. Une scène, la même. Un homme qui crie. Est-ce que cela pourrait être possible, hors moi, ici seulement, des morts muets ? Pas bavards pas vifs ? J'ai l'air de quoi ? Nous n'allons pas passer la nuit dans ce cimetière. Cette mort, ce n'est pas mon chose. Je voudrais rencontrer. Pourquoi n'ai-je pas de portable ? Si j'avais un portable ... Je suis une publicité pour les portables. Je suis l'argument de vente. Vous êtes bloqué dans un cimetière, le soir, avec votre femme. Ou bien vous avez un portable, et il n'y a pas de problème. Ou bien vous n'avez pas un portable, et la difficulté commence. Alors, achetez un portable. Ce n'est pas cher. Même deux. Au cas où le premier serait mort. Si vous avez une femme, et que votre femme aime flâner sur les défunts, ce qui arrive, il est prudent de se doter d'un portable.

Mais, à qui je parle ? Catherine, Catherine, il n'y a personne. Nous sommes seuls. Ils sont tous rentrés. Cette fois, c'est sûr, nous avons loupé les informations.

Ce mur est haut. Si j'avais fait l'armée, je saurais sauter un mur. Je n'ai pas fait l'armée. Classé fou. Pur piston. Parfois on regrette. En tout cas pas de sport. Et je ne sais pas sauter un mur.

Et elle deviendrait folle, seule. Un moment d'abandon, folle.

Catherine... Catherine.... Oui... Non....

(Il disparaît).

(Il réapparaît).

Non.

(Il disparaît)

(Il réapparaît). (Il s'efforce de monter sur le mur). Ah... Non...

Oui... Ah.. Ca y est. Voilà.

(Il parvient à monter sur le mur, à s'asseoir dessus).

C'est autre chose, tout de même. Ne plus avoir les pieds dedans. Dehors. Ah, les pieds.

(Se tournant vers l'arrière).

J'y suis. J'y suis. C'est très haut. Tu ne te sens pas trop seule ? Tu ne veux pas tenter de monter aussi, sur le mur, aussi. On serait deux. Non. Non.

Quelqu'un ? Quelqu'un ? Je suis visible pourtant. Je suis nettement plus visible. Une tête, c'était peu. Mais l'homme tout entier. Moi.

Quelqu'un ? A l'aide ? A l'aide.

Il y a pourtant la route de Dijon, pas loin. Ma voix n'y porte pas. Si j'avais un portable... Un porte voix...

L'horoscope n'était pas mauvais. Jamais mauvais, le mien. Taureau. Pour les taureaux, ça va toujours bien, même crevant. Solides, même quand ils tremblent. Fidèles. Les pieds sur la terre, les taureaux. C'est important, les pieds. Je pourrais faire un signe des pieds. Oh là. Quelqu'un. Oh là... Déprimant... Les taureaux ne dépriment pas. Je franchirai la nuit là, sur mon mur perché. Je manquerai les informations. Définitif. Pour le match, je m'en fiche. Je n'aime pas. Pas besoin de regarder les matchs. Je ne suis pas de ces hommes qui s'empressent de matchs. Je préfère penser. Je pense, tandis que les autres regardent le match.

C'est peut-être le match, ce soir, qui rend le quartier calme. Le match les pompe. Qui viendrait se promener, en touristes, en amoureux, ce soir, dans le coin du cimetière ? Personne ne pense y faire venir pisser son chien. Ce soir, les chiens ne pissent pas. Fini, les

chiens. On ne pisse pas les chiens. Ce beau mur. Ce beau mur pourtant. Mais pas ce soir . Pas ce soir, César, Toto, Médor. Pas ce soir. On se le noue. On ne pisse pas. On pissera plus tard, Dans la nuit, tard, Ou demain. Oui demain, quand patron aura déçu. En attendant, les chiens vous pouvez rêver au mur du cimetière, un si beau mur, si doux, si calme... Rêvez. Rêvez les chiens.

Je parle seul. Pas déplaisant. Au moins, je suis pas contredit. Personne pour m'encaisser qui je dois être. Putain. Putain. Putain. Je peux dire putain. Et ça passe par dessus la tête de ma femme. Putain,. Putain. Putain.

Vengeance. Dire qu'elle m'a encore offert une perceuse avec fil. Trente ans de mariage, elle m'offre une nouvelle perceuse avec fil, qui pourra durer vingt ans. J'avais pourtant bien fait répandre le bruit que je voulais une perceuse sans fil. Quinze ans de cette perceuse avec fil ! C'est fou ce qu'on s'empêtre avec le fil, surtout moi. Ce fil. Toujours dans mes mains. Dans les pieds. Ce fil. Partout. Et puis mon anniversaire. Hop. Gentillesse. Tradition. Une nouvelle perceuse, avec fil. Et moi, pas moyen de dire que je ne veux pas d'une perceuse avec fil. Je suis piégé. Piégé dans le fil. Et pas moyen non plus d'acheter en catimini, discrètement, une perceuse sans fil. Le verrait de suite. Comment deux perceuses ? Elle te plaisait pas, ma perceuse ? Fallait le dire de suite que tu voulais pas de mes cadeaux ? Non. Pas un mot. Rien... Silence mural. Alors reparti, pour quinze ans, minimum, avec ce fil. Quinze ans. Elle n'a pas lésiné. C'est une bonne perceuse. Même si je perce une heure par jour. Mais pourquoi percer une heure par jour ? Et je ne peux pas la casser. Non, ça je ne peux pas. Qu'on ne me demande pas de casser une perceuse, même avec fil ! Je suis Taureau, et bricoleur ! Et on ne perd pas une perceuse. Je ne perce que chez moi. On ne perd pas une perceuse chez soi. Rien à espérer. Et là, ce soir, je peux le dire, Personne n'entend, Je ne voulais pas de fil. Pas de fil. J'aurais voulu pouvoir percer sans fil. Mon rêve.

Quelqu'un ?

Ah, le retour.

(V revient).

V : Vous n'avez pas vu Catherine ?

W : Est-ce que vous avez appelé quelqu'un pour m'aider ?

V : Catherine, vous ne l'avez pas vue ?

W : Quelqu'un pour m'aider, est-ce vous avez appelé ?

V : Vu, Catherine, vous n'avez pas ?

W : Appelé, pour m'aider, quelqu'un, vous n'avez pas ?

V : Vous, Catherine, vue, vous n'avez pas ?

W : Pour m'aider, quelqu'un, appelé, vous n'avez pas ?

V : Non. Non. Non. Catherine. Catherine. Mon cœur tambourine. Tous les hommes vont voir le match. Elle n'est quand même pas au match. L'écrasante majorité des mecs en loge sera à regarder la télé. Auront trop peur de n'en pas être. Les néphrologues, les cardiologues, les gérontologues, les gynécologues. Obligatoire. Pas un qui baise. Et il n'y a que moi, ce soir, qui zappe le match pour les étoiles Moi. Moi. J'avais une chance.

W : Pardonnez. Nous sommes deux.

V : Vous n'avez pas vu Catherine ?

W : Je l'ai, derrière moi. Là, dans le cimetière.

V : Catherine ! Catherine ! Faites quelque chose.

W : Faites quelque chose. Aidez-moi.

V : Salaud. Vous mentez.

W : Je vous jure que j'ai Catherine, là, derrière moi. Dans le cimetière.

V : Vous vous fichez de moi. Le seul amoureux, ce soir, dans la ville, moi. Le seul qui attende une femme. Le seul. Et il faut qu'il y ait là, un autre homme, l'autre unique, hors moi, loin du sport, qui se plante sur ce mur, me lorgne. Amour, amour, toujours ma catastrophe !

W : Vous prenez les choses à la tragique. Nous pourrions régler la situation calmement, sortir d'enfer sans peine.

V : Ou bien, vous avez Catherine derrière votre mur, ou bien vous n'avez pas Catherine. Si vous avez Catherine derrière votre mur, vous êtes un ignoble. Si vous n'avez pas Catherine, vous êtes encore un ignoble. Ou bien sous un ignoble, ou bien sous un ignoble, je suis.

W : Je vous rappelle qu'il est au monde plus d'une Catherine.

V : Catherine. Catherine. Ma vitamine.

W : Ma Catherine rumine.

V : Donnez la, que je la ramone.

W : Vous délirez.

V : La nuit va venir. Les hommes et toutes leurs ombres s'engluent aux écrans. Les télévisions ventousent l'être. C'est la fête. Catherine échoue à s'arracher à l'attraction des gazons vert-stade, des hommes en logue, et seul je suis. J'angoisse. Ça me serre. Ça coince. Et le syndic de mon immeuble qui m'a demandé de lubrifier mes volets coulissants, pour demain, dernier délai ! Qu'attend Catherine, pour venir. Qu'attend Catherine ?

W : La mienne attend de sortir du cimetière, et moi aussi. Aidez moi.

V : Aidez moi. Avez-vous vu Catherine ?

W : Je n'ai pas vu votre Catherine. J'en ai assez de la mienne.

V : Nous sommes épouvantablement malheureux. Et mon voisin... mon voisin... Sa fille venait de se suicider, pour la deuxième fois.... Oui, pas morte.. Mais détruite. Deuxième suicide. Et lui, il me voit, défait, et il me parle très vite de sa fille, unique, sous les tuyaux d'hôpital, folle, petite, presque morte, mais longuement des poubelles. Oui des poubelles. Il paraît que le noir qui remplace la portugaise qui sort d'habitude les volets ne les sort pas bien. Mon voisin râlait. Il n'était pas beau à voir. Mon voisin voulait qu'on protestât. Il fallait que les poubelles fussent bien sorties, avec des plus que parfait du subjonctif, et sans nègre. Vous comprenez. Nous sommes épouvantablement malheureux.

W : Mais dans deux heures, il y aura la liesse populaire. L'optimisme. Nous aurons gagné. Ou perdu. Ce sera certain.

V : Vous dites n'importe quoi. Mon autre voisin crevait d'envie de baiser, et il ne pouvait pas, parce qu'il était sans masque. Vous dites n'importe quoi.

W : Si je disais n'importe quoi, je ne serais pas où je suis. Les gens qui disent n'importe quoi ne finissent pas sur un mur, à l'heure où la nuit s'apprête à tomber. Ce sont les gens qui disent et font des choses sensées qui aboutissent sur des murs de cimetières. La raison met un pied dans la tombe. Vous le savez. Je ne dis pas n'importe quoi. Je n'y arrive pas. Aussi, je ne suis pas riche. Je veux sortir d'ici. Aidez moi.

V : Vous ne comprenez pas que je suis totalement angoissé. Lubrifions les volets coulissants, ce sera mieux. Je demande la lubrification des rails des volets coulissants.

W : Aidez moi plutôt à descendre. Il n'y a pas de volets coulissants ici.

V : Mais il faut s'aider avec ce qu'on a, contre l'angoisse. Les volets coulissants. Toute angine qui vomit est une scarlatine. Cela du moins est sûr. Vous en doutiez-vous ? Vous ne l'imaginiez pas ? A vous voir, vous êtes le genre de type à ne pas lubrifier ses volets coulissants, à ne pas croire à la médecine. Un subversif. Que faites-vous là, sur le mur ?

W : J'attends votre aide.

V : Feriez mieux de regarder le match. Tous ensemble ! Tous ensemble ! Qui vous autorise, à errer, le soir, vers le cimetière ? Goût pervers. Absence d'intégration. Rien de citoyen. Si encore vous défendiez les tomates biologiques, une cause, ou si vous faisiez un exploit, même faux... Là sur un mur, juché, nul, pas dopé, sans sport. Un homme, comme vous, le sport lui ferait du bien. Croyez-moi. Je vais vous montrer, moi.

(Il fait quelque peu de jogging).

Qu'est-ce que vous croyez, vous ? Intégrez-vous !

Bandez vos muscles un peu, là haut. C'est citoyen, les muscles ! Bandez. Rien, à voir. Rien. Rien. Un moi. Un pauvre type. Un minable. Exactement comme moi.

W : Alors aidons nous.

V : Non. Nous sommes rivaux.

W : Alors, fichu.

V : Non, on finira par y passer ensemble.

W : Par où ?

V : Par le trou. Là, ensemble. Il y a toujours un trou. Au trou ! Au trou ! Vous n'y croyez pas ? On sera même jus.

W : Vous ruminez des idées funèbres vous. De drôles d'idées.

V : C'est que j'ai pas Catherine. Vous croyez qu'elle viendra ?

W : A mon avis... Vue la situation... Vu vous... Vu le lieu... Vus nous... Non. Je peux toujours vous présenter la mienne. Suffit que vous m'aidiez.

V : Obsession. Votre Catherine. Mais qu'est-ce que vous êtes allé faire dans un cimetière avec une femme ? Une femme, ça se baise, vieux. C'est tout. On se promène pas avec. Si tu lui cèdes la moindre bricole, un rêve, t'es cuit. Ou alors, si tu la baises pas, tu l'attends. Rien d'autre. Baiser ou attendre. En plus, c'est du même.

W : Du pareil.

V : Attendre, baiser. Après, je demande la lubrification des volets, d'urgence !

W : Mais j'aimais, ma femme. Je l'aimais. Je ne la baisais pas seulement, je l'aimais.

V : Qu'appeler-vous aimer, cornichon ?

W : Soyons précis. Aimer c'est désirer vertigineusement l'humanité de l'autre dans l'espérance active du nouveau.

V : Bouh ! Putain. Alors, là, putain... Ah, j'aurais pas cru. Là, d'un coup. A Huit heures douze. Oui presque treize. La définition de l'amour. Pensé. Travaillée. Aiguisée. Précise. Et de lui. Dingue. Dingue. On est vraiment loin du sport. Mais d'où ça vous vient ça, de parler comme ça, si bien, d'un coup ? On dirait Catherine.

W : Cher monsieur, vous ne savez pas qui je suis. Moi, non plus d'ailleurs. Ainsi, sommes-nous quitte. Et je puis vous larguer pareille définition. Du reste, rien de plus obscène, puisque partout pourrissent les clartés. Mais, sur un mur, entre cimetière et vivants, autant définir. Cela occupe. Et il est vrai que j'aimais ma femme, et que je reste, en somme, fier d'être bloqué par elle sur un mur, loin des écrans, ridicule. Cela du moins fait parler. Et du reste, si je veux, je puis m'ériger tout à fait sur ce mur, pisser sur les morts, la ville, ma femme, ou vous.

V : Mais dites, vous m'intéressez. C'est beau. Magnifique. Un homme. Un pisseur cosmique. J'attendais Catherine. Catherine ne vient pas. Fugitives. Toutes pareilles. Et je trouve un homme. La nuit vient. Un homme. Dites, tu ne sais pas ce que je vais faire ?

W : Qui trafique nos rôles en a-t-il idée ?

V : Scthroumpf métaphysique, cesse de creuser par en haut, je vais t'aider.

W : Non ?

V : Ton effort de définition vaut bien un coup de main.

W : Dois-je être ému ?

V : Naturellement. Je pousse le banc. Je pousse le banc vers le mur.

W : Lourd. Mais tu vas y arriver.

V : Qu'est-ce que tu crois. Là. Je le cale. Par dessous. Des pierres. Ca le fait plus haut. Là. Bon.

W : Et ma femme ?

V : Ta Pénélope. Plus tard. Qu'a-tu à en faire ? Tu vas pas la chauffer sur l'heure ? Regarde, moi, comme j'oublie Catherine. J'oublie. J'oublie. Et pourtant, mon cœur tambourine. Mais rien. Des femmes, pas se soucier, sorcières. Ni source, ni secours. Leur faut nous pourrir l'âme pour nous durcir le zob. Viens.

(V Monte sur le banc).

W : C'est encore haut.

V : Faut ça pour bloquer les fantômes. Tu te mets là ? Je t'attrape.

W : J'ai pas fait l'armée. Non commando.

V : Avec le sport, t'aurait été sauvé.

W : Ou un portable.

V : Parfait, portable et sport, les deux mamelles.

W : Allez, j'y vais.

V : C'est pas si haut qu'on imagine.

W : Oui, mais j'ai peur.

V : On a tous peur. Bête à trouille. Si trouille pas, nul carrosse car point d'homme.

W : La peur se corrige-t-elle ?

V : C'est l'homme, la peur.

W : Si on n'avait pas peur, on n'en serait pas là.

V : Sur ce banc, deux trouilles.

W : Double panaché de trouille. Deux cœurs, deux peurs. Mais qu'est-ce qu'on dialogue ? J'y vais.

V : Oui.

W : Bon.

V : Ca va.

W : J'ai l'air ridicule.

V : Tu es lourd. C'est fou, j'aurais pas cru. Tu es lourd, finalement. T'avais l'air plus léger sur ton mur.

W : Merci. Merci. Bon des se retrouver sur le plancher des vifs.

V : Mais lourd. Quel poids !

W : Ame légère enfin. Merci. Merci mille fois.

V : De rien, de rien. Tout le plaisir a été pour moi.

W : Bel exemple de solidarité.

V : Vous auriez fait pareil à ma place.

W : Ce n'est pas sûr.

V : Modestie ! Caméra. Zoom. Zoom. Médailles. Interview. Mémoires.

W : Je crains qu'à votre place, attendant Catherine, la vôtre, je n'eusse pas accordé attention à un quidam, fût ce moi, juché sur mur. L'amour m'aurait aveuglé.

V : Catherine n'arrivait pas.

W : Elle aurait pu arriver.

V : Elle pourrait encore arriver ?

W : Mon expérience des femmes – limitée – m'amène à croire... rien... le contraire. Si au moins vous attendiez Dieu, on pourrait bloquer un dogme. Parier. Une chance sur deux. Comme pour le match. Des choses d'hommes. Noir. Blanc. Oui. Non. Plancher des vaches. Mais là. Cela peut être et ne pas être, Elle peut venir sans venir. Impossible de croire.

Nécessaire de croire. Oui. Non. Mon non. Manon. Mon pauvre vieux, bernique d'espérance, ventousé au rocher d'absence, guetteur de méduses. Catherine viendra d'autant plus qu'elle n'arrivera pas. Tu mangeras son manque. Tu périras de la question qui te fera vivre. Tu ne pénétreras pas la porte que tu ne cesseras de franchir.

V : Prophète.

W : Profitez-en.

V : Pourquoi détalez-vous pas ?

W : Pourquoi détalerais-je ?

V : Votre femme...

W : Ma femme est mal où elle est.

V : Vous devriez vous hâter d'aller chercher, pour l'extraire, le concierge du cimetière.

W : Va pas se déranger, pensez.

V : A vous de le convaincre. (il joue le rôle) Monsieur, excusez-moi de vous déranger, mais ma femme – une femme charmante, mais un peu étourdie - est bloquée dans le cimetière. Elle souffre. Elle n'a plus de vivres.

W : Pas le moment.

V : Je sais, ce n'est pas le moment, mais je vous en supplie, c'est une femme seule, avec tellement de fragilités, parmi tant de morts.

W : Je m'en tape. Allez voir les services municipaux.

V : Ils sont fermés. C'est vous qui avez la clef des grandes grilles du cimetière.

W : L'avait qu'à pas se fourrer dans la gueule des morts ! Qu'est-ce qu'elle allait foutre dans ce cimetière ?

V : Une promenade. Une honorable promenade, monsieur le concierge du cimetière, avec son mari. Elle admirait le monument dont vous avez la garde.

W : Qu'elle l'admire !

V : Mais je ne voudrais pas qu'elle y passe la nuit.

W : Il fait bon. Pas d'orage. Et maintenant, match.

V : Y aura une petite récompense pour vous.

W : Le match.

V : 100 F

W : Le match.

V : 200 F

W : Le match.

V : 1000 F.

W : Le match.

V : Un poste de télévision avec télécommande.

W : J'ai. Le match.

V : Un voyage aux Seychelles.

W : Le match.

V : Ma femme.

W : Le match. Le match. Le match.

V : Une femme. Quel mâle résisterait ?

W : La moitié d'un gars qui s'absente du match, pas bon plan.

V : Croyez vous que votre concierge de cimetière ainsi s'exprimerait ?

W : Non. Nous sommes dans le faux. Comment sortir du faux, d'ailleurs, ici ? Ce concierge serait un mur. Qu'il me dise « Merde », ou « je suis désolé », je n'aurai pas la clef. Pourquoi voulez vous qu'il m'aide ?

V : Parfois les humains s'aident, camarade. Et pour rien. Comme des imbéciles. Un jour, j'en ai rencontré un qui m'a donné des carottes.

W : Le concierge me refuserait la clef.

V : Il n'est pas nécessaire de réussir pour persévérer ni d'espérer pour entreprendre. Belle phrase. Doit vous convaincre. Pourquoi ne filez vous pas ?

W : Je n'en ai aucune envie.

V : Et votre femme ?

W : Aucune envie. Mieux là, veuf pour l'heure. L'action me gave. Préfère parler, pour rien, par aventure. Savez-vous que je n'avais pas parlé depuis longtemps avec un homme ? Le seul que j'abordais, moi, mais, à force, l'ennui. Vous, vous me plaisez.

V : Il n'est pas certain que je souhaite que vous restiez. Avant tout, j'attends Catherine. Mon cœur tambourine. c'est la femme de vie, vous vous rendez compte ?

W : Elle ne viendra pas.

V : Qu'en savez-vous ?

W : Rien. Je parle. J'ai une jolie formule à vous proposer, la femme de la vie, si elle déboule, c'est la mort.

V : Beau « déboule ». Un ancien chef de l'Etat, je me souviens, écrivit : « Rien n'égale , je crois - virgule - la majesté d'un cerf - virgule - qui déboule de la forêt ». Notez « déboule ».

W : Excellent. J'ai lu en quelque endroit que les seins des femmes – virgule - s'ils étaient des klaxons - virgule - la ville ne dormirait. pas.

V : J'ai appris quant à moi, que les culs des femmes, s'ils étaient des lavabos, les mains seraient propres.

W : On m'a dit que les cœurs des femmes, s'ils étaient des confitures, leurs tartines auraient moins de pierres.

V : On m'a soutenu que les cheveux des femmes, s'ils étaient des bûchers, les sorciers seraient nombreux.

W : Plusieurs m'ont affirmé que les bouches des femmes, si elles étaient des tombes, les cimetières seraient beaucoup moins calmes.

V : Moi, on m'a fait remarquer, que les bouches des femmes, si elles étaient des goûts, les couleurs des rats changeraient.

W : On a insisté pour me convaincre que les yeux des femmes, s'ils étaient des cercueils, les pompes funèbres auraient du monde.

V : On m'a appris que la vérité des femmes, si elle était un poisson, la pêche en serait tragique.

W : Divers personnes m'ont garanti que l'amour des femmes, s'il était un jardin, il ne serait pas un potager biologique.

V : On m'a appuyé sur le fait que les boucheries de femmes, si elles étaient chevalines, nous ne mangerions plus de vache.

W : On m'a murmuré que la femme, si elle était la mer, nous aurions le mal.

V : On m'a installé que la trouille des femmes, si elle était un immense stade, tous les guerriers y feraient du sport.

W : Paroles, Paroles. Ceinture de sécurité. Nous sommes épouvantablement malheureux.. C'est drôle.

V : J'ai encore un matelas de convictions. Nous pourrions y ronfler pépères. Attendre Catherine.

W : La nuit. La nuit, mon vieux, fait du chemin vers nos langues. La vérité, si elle était une femme, nous serions tout le temps dans son cul et n'y verrions rien. C'est d'ailleurs le cas. Alors , match, sur la ville. Flonflons. Tous ensemble.

V : Je crois que nous avons vraiment la trouille.

W : La trouille nous a à son menu, qui est gros.

V : Votre jeu de mots n'est pas un attrape-trouille. La trouille nous troue l'âme entière malgré nos couilles.

W : Alors, dos au mur...

V : Oui, sur une planche... Des planches même.

W : Les plus grands philosophes du monde...

V : On pourrait se retourner. Et pisser. Des hommes pisseurs, c'est métaphysique.

W : C'est droit, au moins, des hommes qui pissent. Pas des femmes.

V : Déjà dit quelque part. Citation. Toute angine qui vomit est une scarlatine. Préfère ça. Catherine.

W : Alors, on ne pisse pas ?

V : Il faut lubrifier les rails des volets coulissants ! Et vous me parlez de pisser. Un trou ! Et tout notre trouille ! Et Catherine qui n'arrive pas. Et des paquets de nuit que la terre, tournant, nous envoie à la tronche. Et le match ! Tous les males. Et nous tremblant ensemble dans nos mots, marmots nocturnes, hommes. Votre femme n'a pas peur des fantômes, au moins ?

W : Ma femme mord les couilles aux fantômes, monsieur.

V : Comme vous parlez soudain !

W : Ma femme n'a pas peur. Une araignée. Ma femme, dans le cimetière, tricote ma mort. Je n'y démêle maille, monsieur. Mais ainsi. Elle m'a manipulé. Toujours. Un mur me coupe de cette mort. Je pourrais pisser contre, avec vous. Mais vous êtes contre. Vous préférez penser.

V : Parler ! Parler seul. Remarquez, on pourrait faire...

W : Quoi ?

V : Ah, l'action. Ce cher point du monde. Vous vous voulez votre dose ?

W : Qu'est-ce qu'on fait ?

V : Pour ça qu'on est nul : on aspire toujours à faire.

W : Mais que proposez vous ? Quoi ?

V : Je vous le dis... allez ... Gonfler.

W : Gonfler ?

V : Voulez-vous qu'on gonfle ?

W : Gonflons. Tant qu'on gonfle on est. Avant tout, Dieu était un souffle, et il est. Qu'est-ce qu'on gonfle ? On se gonfle ?

V : Non. J'ai matière.

W : Quoi ?

V : In the sac.

W : Truc en sac. Ce sac ?

V : Ouvre.

W : Action !

V : Moteur. Tire.

(W sort une poupée gonflable dégonflée).

W : Voilà. Joli.

V : Tu voulais agir. Gonfle.

W : J'aurais préféré pisser

V : Nous gonflerons ensemble.

W : Ensemble ?

V : A tour de rôle. Gonfle.

W : Je gonfle.

V : Je suis.

W : Tu ne manques pas d'air.



V : C'est toi qui veux de l'action. Gonfle. Gonfle.

(W gonfle).

Bravo. Ca gonfle.

W: Gonfle aussi. Mélangeons nos souffles.

V : Bien sûr, mon petit ami. Je m'y mets. On va te me lui faire les seins. Je gonfle. (il gonfle énergiquement).

W : C'est du joli !

V : Je gonfle. Elle gonfle.

W : Superbe création. Moi, j'avais jamais vu.

V : Secret révélé. L'origine du monde. Notre affaire. Tiens la tête. Je tiens les pieds. Et je te balance, la belle. Regarde moi ça. C'est-y pas pour nous, ça ? La femme qui ne nous gonfle plus, qu'on gonfle. La vie nouvelle.

W : C'est vrai que question tétons !

V : Et question cul, regarde !

W : Et la bouche. Les bouches.

V : Et pas un mot. Toute ouverte.

W : Une chose. La chose en soi en caoutchouc.

V : Danse. Danse avec elle.

W : Mais, moi pas savoir.

V : Danse. Je fais la musique. Pom pom pom pom pom pom .. ( une certaine durée de chant et de danse). Pas joli, non ? Va-y. Ca te change de ta vieille. Vrai que tu voulais ça ! Une femme nue, pour toi, rien que pour toi, même en caoutchouc. Cuisses écartées. Pour toi. Et pour moi. Le rêve. Qu'est-ce qu'on bande !

W : Moi, je peux pas. C'est trop obscène. Obscène, cette scène. Tu me pousses à bout. Plus cette poupée. M'écœure. Quel spectacle ! Tiens. Tu m'écœures. Tiens. T'es un vicieux. Pas d'amour là dedans. Moi, je crois à l'amour. Tiens. Je te la rends ta poupée. Y a pas d'amour là dedans. Je t'ai défini l'amour, tout à l'heure. C'est pas que j'ai expérimenté à coup sûr, mais ça doit bien être possible, calmement, un homme et une femme calmement, qui se rencontrent, qui se rencontrent longtemps. Se font des choses. Qui s'appuient, se reposent, l'un contre l'autre. Comme dans les films.

V : Oui, mon vieux, mais t'es pas au cinéma. Ici. T'as vu, le mur. Du toc, mon vieux. Y a qu'au cinéma que ça a l'air vrai, les choses. Faut qu'on y croie au cinéma. Donne la poupée. Ici, c'est du gonflable. Je te donne de l'air, tu vois. T'a jamais touché des seins comme ça ; Ils sont faux. Oui, mais tu n'en as jamais touché des comme ça. Et Catherine, Catherine, elle doit bien en avoir des analogues, mais c'est pour les autres, néphrologues, podologues, décalogues, son catalogue. Et les autres ils contemplent le match. Presque tous. Et les joueurs s'échangent le ballon. Gonflé. Gonflé. Et cet événement, il n'existe pas. Gonflé. Gonflé. Y a plus d'événements, mon vieux, alors pourquoi veux-tu qu'il y ait de l'amour ? Catherine, Catherine, ma boucherie chevaline, ma vitamine, ma guillotine, mon âme en ruine.

W : Votre poupée gonflable ne sert à rien.

V : Dix ans que je l'ai.

W : Vous l'avez beaucoup baisée ?

V : Elle m'était fidèle. Je la gonflais. Je la dégonflais. J'étais son âme. J'étais son Dieu. C'était Eve. Je l'ai trompée.

W : Voudriez vous que je la crève ?

V : Eve ?

W : La souffrance serait brève. Vous seriez délivré.

V : Mais que deviendrai-je ?

W : Ce que vous pourrez. Je la crève ? .... Une aiguille ! Ma femme a toujours des aiguilles. Moi pas. Si elle était là, au moins, je vais pas lui chercher une aiguille.

V : J'ai une punaise.

W : Une punaise ?

V : Oui, une punaise dans la chaussure. Je répugnais à l'enlever. Récupérez la. Là. Regardez.

W : Je la vois. Je tire. Ca ne fait pas mal.

V : Non. Ca ne passait pas la semelle. J'étais bien.

W : Attention, Eve.

V : Mon petit rêve. Ma sève.

W : Je te crève.

V : Ca y est. Quelle horreur ! Elle dégonfle.

W : Je dégonfle Eve. Pssuiff. Eve. On se sent mieux, n'est-ce pas ? On se sent mieux. On respire mieux. Nos souffles mêlés rendus à l'air libre. Et regardez cette fripe. Là. Ces plis. Cet écorché. C'était si beau. Ce n'est que ça. Vanité. Vanité.

V : On est bien avancé.

W : On a fait quelque chose. Je vous ai opéré d'un songe.

V : Alors jusqu'au bout ! Hardi ! Passez la. (il prend la poupée dégonflée). Place. (Il monte sur le banc. Et la lance dans le cimetière). A votre femme, à votre vie, voilà. Saura en faire quelque chose.

W : Bon débarras. A nous la respiration.

V (En haut du banc) : Non. Elle ne vient pas. Catherine. Catherine. Vous ne voyez rien venir non plus.

W : Ils sont tous et toutes au match. Presque tous.

V : Ca n'avance pas. Je vois la route de Dijon, là bas, des voitures. Il y en a qui avancent.

W : La route de Dijon.

V : La belle digue digue, la belle digue dong.

W : Mais qu'est-ce qui les pousse à aller sur Dijon, là, ce soir ?

V : Il y en a aussi qui reviennent de Dijon.

W : Il y en a qui doivent faire le voyage en deux jours.

V : Voire en trois, ou même en quatre jours. Dix jours. Dix jours, Dijon. Rien ne les presse. Mais ils y vont.

W : Et si nous allions à Dijon ?

V : Et Catherine ?

W : Elle nous rejoindra à Dijon. Elle est peut-être déjà à Dijon.

V : Vous croyez qu'elle a un homme à Dijon ? Même pour un soir. Un mec d'un soir. Vous croyez qu'elle pourrait aussi faire ça à Dijon ?

W : Naturellement ! Et vous, vous croyez qu'on pourrait aussi faire l'amour à Dijon. A Dijon, il y a la moutarde. La moutarde de Dijon. Ils vont tous à Dijon, pour la moutarde.

V : Si nous avions de la moutarde, c'est vrai que nous serions bien.

W : Quand l'infini médiocre sépare, quand il y a une distance effrayante entre les âmes, vous vous enduisez les corps de moutarde, l'un et l'autre, partout, bien soigneusement, même les genoux, et alors l'étreinte est nouvelle. Ca glisse, ça copule de partout, et ça excite, la moutarde. Vrai papier rigolo, entier, les deux séparés. Réunis. Et ça glisse. Vrai schoott. Extase. Extase à la moutarde. C'est cela qu'ils vont chercher, à Dijon, la moutarde. Grand éveil. La moutarde.

V : Qu'il m'urge d'avoir de la moutarde !

W : Et moi, donc !

V (il chante) : Moutarde, moutarde, toute la moutarde me viendra dessus !

W : L'amour est dans la moutarde. Amour de T ; Amour de T. Moutarde.  
Anagramme. De même que Dieu est l'anagramme du vide, la moutarde est l'anagramme de  
L'amour de T. Amour de T. Moutarde. Moutarde de Dijon.

V : Je dijoncte. Catherine...

W : Vlam, encore un jeux de mots. On y est en plein.

V : Le désir joue avec la langue, la langue joue avec des mots, les mots jouent  
avec nous, et nous jouons aux crétins, au foot, aux cadavres, aux vifs. Dieu dans Dijon.  
L'amour dans la moutarde. Catherine, ma boucherie chevaline.

W : A Dijon se tient la vérité, le puits de vérité. Pas le cimetièrre. Les mots  
hissent de lui le sens du monde. La Loi. Le vrai Décalogue, et la fente. Se mettre auprès de la  
fente, du puits, du silence, du sexe. Et s'enduire de moutarde.

V : Il faut aller à Dijon. Vous avez raison. Il faut aller à Dijon.

W : En pèlerins. Oui, en pèlerins, pénétrés de rien. Labourés de rien. Graves.  
Légers. Pas à Lourdes. Pas au champ des étoiles. Autre époque. Céleste. Océanique. Mais à  
Dijon. Dans l'amour de T. T. Sans voyelle. Sans hache. Pas Catherine. Pas d'idole. T. T tu par  
ailleurs. Vers le T de l'amour de T. Aller sans Aleph vers le T.

V : Nous cheminerons. (il va vers le panneau Dijon).

W : Nous passerons les panneaux publicitaires. (aussi au panneau Dijon).

V : Dans la nuit, loin du sport, nous irons à Dijon, ensemble. (Ils commencent à  
agiter le panneau)

W : Nous nous arracherons aux tombes. Nous irons à Dijon.

V : Nous nous déracinerons de l'attente. Nous irons à Dijon. Nous nous perdrons  
sur la route de Dijon. (ils arrachent le panneau)

W : Nous nous perdrons sur la route de Dijon.

V : Nous ruminerons la perte de la route de Dijon. Nous nous ramonerons par le  
manque

(le panneau est balancé).

W : Tous les deux. Plus seuls. Nos âmes en avant, le museau dans les jeux de  
mots, fils de langue, intraduisibles, vers Dijon, peut-être vers Dijon.

V : Arrachés, Juifs, Errants, vers Dijon, par l'espérance de Dijon. Dans la  
moutarde. Ridicules. Dérisoires.

W : Dans la nuit, dans la mie de la nuit, entre les écrans, sans exploit, vagabond  
sans vagues ni vagins, sans sens.

V : Je dis Dijon. Monsieur, monsieur ?

W : W. Dijon. Qu'y met-on ? Monsieur, monsieur ?

V : V, ne vous déplaie. Bâton. Dragon. Pardon.

W : Accordéon. Cœur mironton. V.

V : Pont. Petit Pont. W. Et puis s'en vont.

(ils partent).

---